

Nora Lomelet

Quand le réel dépasse la fiction

C'est à partir de la question qui nous occupe cette année, à savoir « comment s'habituer au réel », que ce film s'est imposé comme une illustration de cet impossible que tout sujet rencontre. Mais ici de quel réel parlons-nous ? Comment relier ce réel de la perception et le réel de l'hallucination ? « On n'a jamais assez souligné à quel point dans la paranoïa ce n'est pas seulement des signes de quelque chose que reçoit le paranoïaque, c'est le signe que quelque part on sait ce que veulent dire ces signes que lui ne connaît pas » (5 mai 1965 Problèmes cruciaux pour la psychanalyse). Rappelons d'abord que pour Lacan, le réel est rencontré à partir d'un signifiant, il est l'épreuve de ce manque où la plénitude allait se produire, le signifiant qui garantit le monde de la perception est le Nom du Père, c'est le signifiant qui organise le monde pour un sujet.

Il s'agit ici d'une approche de la question du réel à propos d'une oeuvre cinématographique le film «*Memento*» de Christopher Nolan (2000).

Leonard Shelby n'a qu'une idée en tête : traquer l'homme qui a violé et assassiné sa femme afin de se venger. Sa recherche du meurtrier est rendue plus difficile par le fait qu'il souffre d'une forme rare et incurable d'amnésie. Bien qu'il puisse se souvenir de détails de son passé, il est incapable de savoir ce qu'il a fait dans le quart d'heure précédent, où il se trouve, où il va et pourquoi.

Pour ne jamais perdre son objectif de vue, il a structuré sa vie à l'aide de fiches, de notes, de photos, de tatouages sur le corps. C'est ce qui l'aide à garder contact avec sa mission, à retenir les informations et à garder une trace, une notion de l'espace et du temps.



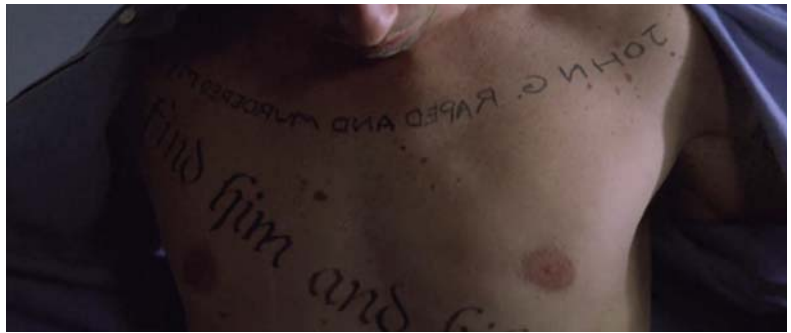
Faire déborder le film sur le spectateur où plutôt introduire le spectateur dans le film, fut le projet à mon sens réussi de Christopher Nolan, il récidivera avec «*Inception*», faisant du rêve, l'instrument d'une conjuration possible de la mort. Peut-être est-ce le désir inconscient de Nolan qui se manifeste dans son oeuvre cinématographique.

Le montage très particulier de *memento*, comme vous l'avez remarqué, fait se succéder les scènes à l'envers, dans une remontée dans le temps, elle permet au réalisateur de s'assurer que le spectateur n'en saura jamais plus que le personnage principal, qu'il ne pourra pratiquement jamais avoir une autre lecture que la sienne. L'indiscernabilité de la réalité et du réel nous plonge dans les phénomènes psychotiques du personnage en nous libérant du même coup de notre place d'interpréteur. Nous ne pouvons qu'accueillir ce qui se présente, nous laisser porter sur le fil du rasoir et non par un fil conducteur. Comment ne pas faire le lien entre la place qu'occupe le psychanalyste dans sa fonction de semblant d'objet, avec cette place où nous met de fait Christopher Nolan ? Dans cet entonnoir du temps, dont vous voyez le graphique derrière moi, nous avons deux temps du récit, les scènes en noir et blanc, obéissent à une chronologie, elles s'emboîtent aux scènes en couleurs qui correspondent à la durée maximale de rétention mémorielle de Léonard, ce sont des scènes anti chronologiques. Les deux narrations s'intercalent et se raccordent à la fin du film. Les scènes en noir et blanc, sont de l'ordre d'un passé simple dirons-nous, elles correspondent aux événements inscrits dans le disque dur de la mémoire de Léonard, mais nous le

savons, la mémoire ment, c'est l'histoire que Léonard se raconte, sur laquelle il tente de s'appuyer pour ne pas sombrer. Nous avons un autre temps du récit, celui qui glisse indéfiniment, sans point d'arrêt, ces scènes sont colorisées d'un temps qui pourrait être celui de l'imparfait. Ne cherchez pas le futur, quant au présent, il est aussi fin qu'un papier de cigarette, ce sont ces moments où le personnage se décline sous son patronyme et sous le récit de son amnésie récurrente, le nom et les symptômes seuls signifiés par lesquels il se présente avec une détermination inébranlable ; dès le réveil, il cherche des signes de son passé immédiat « Là le sujet à perdu la disposition du signifiant, ici il s'arrête devant l'étrangeté du signifié ».

C'est à partir de la question qui nous occupe cette année, à savoir « comment s'habituer au réel », que ce film s'est imposé comme une illustration de cet impossible que tout sujet rencontre. Mais ici de quel réel parlons-nous ? Comment relier ce réel de la perception et le réel de l'hallucination ? « On n'a jamais assez souligné à quel point dans la paranoïa ce n'est pas seulement des signes de quelque chose que reçoit le paranoïaque, c'est le signe que quelque part on sait ce que veulent dire ces signes que lui ne connaît pas » (5 mai 1965 Problèmes cruciaux pour la psychanalyse). Rappelons d'abord que pour Lacan, le réel est rencontré à partir d'un signifiant, il est l'épreuve de ce manque où la plénitude allait se produire, le signifiant qui garantit le monde de la perception est le Nom du Père, c'est le signifiant qui organise le monde pour un sujet.

Le réel est irréprésentable, il nous échappe et nous attrape, quand nous pensons l'appréhender, il se dérobe, cette notion de réel est insaisissable, il est ce temps vide qui se fait espace d'un temps sans coupure. S'il ne peut pas être objectivé on peut toutefois tenter d'en dire un bout. La littérature psychanalytique n'en a-t-elle pas fait un concept ? Nous avons évoqué ici même, un Réel primitif, d'avant le parlêtre, rassurant, marqué par une répétition et instaurant une temporalité, ce réel existe et fixe un repère pour l'humanité et puis il y a, cet autre réel, « toujours retardé, qui ne se produit jamais ici et maintenant dans l'ici présent », c'est un réel qui surgit comme un impossible, dans la violence du symptôme ou l'étau de l'angoisse, c'est aussi ce réel de la jouissance, hors de portée d'un symbolique, que le sujet reconnaît dans toute son inquiétante étrangeté.





Ce réel dont on ne peut rien dire, sinon qu'il ek-siste au sujet, Lacan nous avertit qu'il revient toujours à la même place, mais dans sa troisième, il insiste sur le revient, et il nous éclaire du même coup sur la différence du réel tel qu'il apparaît dans le discours du maître, avec le réel du symptôme d'un sujet dans lequel « son inconscient agit ». Le réel se présente pour chacun de façon singulière, si bien que l'analyste n'a pas d'autre choix que d'abandonner sa place de maître qui viendrait remettre de l'ordre et du sens dans ce qui doit fonctionner pour tout le monde : « Il n'y a pas un seul discours où le semblant ne mène le jeu, écrit Lacan toujours dans le dernier discours de Rome, on ne voit pas pourquoi le dernier, le discours analytique y échapperait... » « Alors soyez plus détendus plus naturels quand vous recevez quelqu'un qui vient vous demander une analyse, ne vous sentez pas si obligés à vous pousser du col. Même comme bouffons, vous êtes justifiés d'être » Le discours du Maître je le rappelle, « c'est que les choses aillent au pas de tout le monde » Pas d'universalité du côté du réel, pas d'unité dans un fantasme de fusion ou d'harmonie, pas de rapport sexuel, au mieux du parasexuel. Aucun sens du jouir ne pourra jamais faire clouer son rivet au réel, seule l'équivoque dans l'interprétation d'un dire de l'analyste aurait cette vertu de le réduire en le démasquant. C'est tout l'enjeu de l'analyse. Mais revenons au réel et au temps qu'il occupe dans la dimension d'un sujet.

Le réel serait-il un passé immémorial ? Ce qui ne serait pas venu au jour du symbolique, un passé re-jeté, qui ne cesserait de re-passer ? Comme le Souligne A. Juranville dans son ouvrage « Lacan et la philosophie », même le réel à venir est déjà passé, c'est dire que l'on n'y échappe pas.

Si le réel est un passé un-parfait, glissant sur une bande de Moebius, le symbolique serait le second moment du sujet pris dans l'articulation signifiante, le réel étant premier avant même que la mortification par le signifiant n'ait opéré, ce symbolique second, nous inscrit dans un présent, il présente le sujet dans son discours : « je pense donc je suis », sauf que dès qu'il pense, l'Homme n'est plus représenté autrement que dans son ab-sens, par un signifiant qui le représente auprès d'un autre signifiant, à l'infini, à chaque fois re-jeté dans son impossibilité de se dire totalement, un pas-tout. Toutefois, le présent lui offre la maigre garantie de se faire reconnaître, de tisser du lien, de transférer, tout ce qui est voué à l'échec pour Léonard, incapable de se

fixer dans un temps objectivé par l'Autre. Dans toutes les scènes où il fait une rencontre, il devra décliner son identité, reconstruire un lien éphémère, qui comme un château de sable se diluera sous chaque vague de l'oubli. Pas de présent pour Léonard, cela sonne comme un titre hitchcockien « pas de printemps pour Marnie », encore un film sur la mémoire. Le symbolique qui préserve le sujet de l'envahissement du réel, n'opère pas dans sa coupure, dans son manque. Et l'avenir dans tout cela ? L'avenir est ce qui produit un accomplissement vers le futur, c'est un temps que l'on retrouve dans les projections imaginaires, c'est un temps de la représentation à la fois tourné vers le passé et vers un futur qu'il tente d'anticiper, futur antérieur. Sans futur à envisager, même pour les plus pessimistes d'entre nous, la vie est impossible, le désir ne trouve pas de lieu où se nicher, on ne croit plus en rien, on croit Le rien.

Le réel gît dans cet espace-temps de l'un-parfait. Pourquoi un-parfait ? Ce temps différent du passé simple, est un temps sans butée, glissant indéfiniment vers le passé sans coupure pour s'ouvrir vers le futur, c'est un temps d'infinitude, déjà là et toujours là, comme dans cette phrase sortie du roman de Boris Vian « l'écume des jours » — « Elle tourna la tête et Colin lui embrassait les lèvres ».

Ce réel imparfait Lacan dans son séminaire l'angoisse, nous précise qu'il n'a jamais soutenu qu'il était toujours plein, « le réel fourmille de creux, on peut même faire le vide, ce que je dis est différent, c'est qu'au réel, il ne manque rien » séminaire l'angoisse P66 ; Ce réel je lui ai donné un temps, mais c'est un temps de l'éprouvé pour un sujet, on ne peut pas pour autant définir l'inconscient à partir d'un temps chronologique.

Freud nous explique que l'inconscient ne connaît pas le temps, du côté de Lacan, nous avons un inconscient qui se manifeste selon une pulsation temporelle. L'opposition est intéressante dans la mesure où nous avons d'une part un inconscient système, et d'autre part, un inconscient qui se déploie exclusivement dans le processus de la cure analytique et dans le transfert. Ce dont nous sommes certains, c'est que dans le dire des patients en analyse, tous les temps se déclinent vers « ce qui se réalise dans mon histoire (qui) n'est pas le passé défini de ce qui a été dans ce que je suis, mais le futur antérieur de ce que j'aurais été pour ce que je suis en train de devenir ». Inutile d'aller chercher l'inconscient dans une succession de strates spatio-temporelles. La séance analytique obéit aux règles du temps objectif, une constante réguli-



té quasi bureaucratique, elle est aussi LE lieu où se produit, où est convoqué au mieux, l'imprévisible, le réel et ce réel, nous savons qu'il ne se présente pas à heure fixe, mais qu'il apparaît quand ça veut, comme phénomène imprévu. La répétition ne porte pas sur autre chose que sur une répétition de l'évitement d'un noyau du réel, répétition de ce qui n'a pas eu de lieu, d'une rencontre manquée et heureusement. Répétition d'un un-parfait qui rate. L'inconscient est un pas tout. La fin d'une analyse aussi.

Pour revenir au temps de l'inconscient, rappelons que la séance analytique pour Lacan, est une séance logique, qui va d'un déplacement vers une conclusion. Ce qui veut dire qu'une analyse se résoudrait comme un problème, sur une certitude anticipée, donc sur un temps de conclure par anticipation « le sujet conclu sans savoir, il ne sait pas si ce qu'on lui a collé dans le dos est noir ou blanc, il ne sait pas qui il est dans le regard de l'autre, sa libération pourtant en dépend, c'est en voyant l'hésitation des deux autres prisonniers, en se mettant à leur place, en les observant, qu'il conclut sur ce qu'il est, il conclut en dépit du manque à savoir ». J'évoque ici l'anecdote des trois prisonniers dans les écrits de Lacan. Cette fin est programmée depuis le début, la destitution subjective est inscrite sur le billet d'entrée (autres écrits p. 252), c'est une conclusion sur un fait qu'il n'est pas un être d'exception, qu'il se compte désormais parmi les autres, les parlêtres troués par le Réel. Sauf que le Réel qu'il rencontrera sur le chemin de son existence, n'est plus la bête immonde tapie dans un coin qu'il croyait reconnaître dans le désir de l'Autre barré. Il est ce qui est.

Contrairement à nos trois prisonniers qui sortent en même temps, notre héros ne peut se subjectiver par un reste qui chute, il vit dans un temps de toute éternité, sans limite, sans coupure, seul le passage à l'acte, par le meurtre du détective, sujet supposé savoir du film, vient faire basculer notre personnage d'une place d'objet à celle d'un sujet, sujet qui conclura sur une certitude qui n'a pu s'anticiper. Sur un signe. Mais rien ne nous dit que l'histoire s'arrête là, d'autres viendront remplacer celui qui vient de tomber, la répétition ne cesse pas avec la mort de celui qui s'en est fait le témoin, voir l'instigateur, Léonard devra vivre avec ce terrible savoir que les autres savent qu'il ne sait pas. Le « il sait » s'enkystrera dans la même dimension persécutrice, avec cette intrusion psychique qu'aucun nom du père ne viendra arrêter.

La remémoration est une création de sens, nous nous en abreuvons avec une certaine délectation, et nous pensons qu'elle est une manifestation de ce que nous sommes, je pense donc je suis, alors que tout névrosé se constitue sous le sceau d'un oubli radical, d'un refoulement premier auquel il ne pourra jamais avoir accès. La mémoire et je paraphrase Freud, se tisse dans la quenouille de l'oubli, la mémoire se réalise dans un retour de l'oublié par une fiction, un écran qui voile et dévoile une part de vérité, l'oubli frappe le sujet chaque fois qu'il parle. La mémoire est nécessaire, elle ne cesse de s'écrire, mais de l'oublié on ne se souvient que de morceaux choisis, la mémoire n'est pas le lieu géographique d'un passé, elle n'est pas constituée des archives de l'histoire d'un sujet, elle est menteuse, elle est un voile pudique posé sur ce quelque chose du réel irréprésentable, comme dans le cas de l'homme au loup ou la scène traumatique, celle du coït parental, ne pourra jamais être retrouvée, au grand désespoir de Freud, trop occupé à vouloir défendre sa théorie du trauma sexuel, Seule la lettre V circulera dans toute la vie du patient et dans ses rêves, cette scène non symbolisée aura laissé une inscription qui ne pourra jamais s'atteindre par un travail de remémoration. Elle restera dans ce temps de l'un parfait, temps de l'errance ou le revenant, comme l'on qualifie l'esprit fantomatique, qui n'a jamais pu s'inscrire dans un lieu, viendra hanter le sujet dans un semblant d'éternité.